

La Tête en Noir

N°178
Janv. - Fév.
2016



GRATUIT

SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE UNE RÉVÉLATION, LE ROMANCIER TURC ALPER CANIGÜZ

Une fois encore, remercions **Mirobole éditions** et sa directrice *Sophie de la Marlière* d'avoir publié pour notre plus grand plaisir un écrivain turc dont nous ignorions tout, y compris le patronyme. Sa grande originalité tient à la personnalité du protagoniste qu'il a créé : un enfant âgé de cinq ans, le petit Alper Kamu, dont on notera que son nom n'a pas été choisi au hasard, mais qu'il constitue un hommage incontesté à Albert Camus. Ce gamin surdoué s'est fait renvoyer de l'école maternelle et il traîne dans son quartier, l'œil et l'esprit toujours aiguisés. Toujours à l'affut des mystères de la vie, de la sexualité, du couple, de l'amour, de l'amitié, il a une réflexion sur tout et laisse son entourage quelque peu pantois.

Ce détective en culottes courtes a déjà fait preuve de sagacité en aidant son ami le commissaire de police à démêler une enquête dans le premier volume de ses aventures, ***L'Assassinat d'Hicabi Bey***. Dans sa deuxième aventure, ***Une fleur en enfer***, Alper est préoccupé car il vient d'apprendre que son copain Ümit, douze ans, est accusé d'avoir étranglé son petit frère handicapé. Flairant une affaire de famille plutôt louche qui fonctionne sur le non-dit, il n'a qu'une idée en tête, trouver la vérité... Né à Istanbul, l'auteur **Alper Canigüz**, après des études de psychologie, s'est consacré à l'écriture. Les aventures d'Alper ont rencontré un grand succès grâce à l'originalité du personnage, enfant prodige et prodige, pour qui tout comportement individuel ou collectif est sujet à réflexions politique et philosophique, un bon moyen pour l'auteur de mettre en avant ses propres réflexions sur les insuffisances d'un pays tiraillé entre modernisme et tradition, entre démocratie et dictature, entre laïcité et religion.

Je remerciais au début de ce texte Mirobole éditions. Cette jeune maison, installée à Bordeaux, a composé sans grand tapage le catalogue de sa collection « Horizons noirs ». Sous une série de jaquettes que l'on peut trouver géniales ou à l'inverse juger détestables, nous avons déjà apprécié

Suite page 3

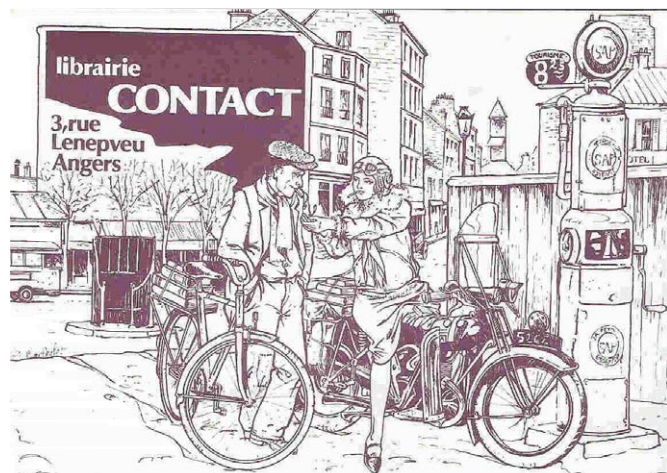
LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

PAULA HAWKINS : la fille du train-train

Comment expliquer qu'un premier roman britannique cartonne aussitôt dans les hits anglo-saxons, qu'il soit traduit dans l'année par Sonatine, s'impose tout de suite dans les meilleures ventes de l'été puis caracole ensuite de foyer en foyer ? Un miracle d'agent ? Ou un thriller bien ciblé sur le lectorat féminin ? Les deux mon général. **La Fille du train**, gros pavé au papier épais, accroche d'emblée par son pitch : Rachel, banlieusarde, prend les mêmes trains deux fois par jour et, lors de l'habituel ralentissement à un feu, a tout le loisir d'examiner une maison en contrebas de la voie avec son jeune couple d'habitants heureux et amoureux. Mais, un jour, il y a un autre homme avec la femme... Puis celle-ci disparaît.

On est d'emblée séduit par l'écriture concise de l'auteur qui dévide ses informations au compte-goutte. Le statut de simple témoin de notre narratrice dissimule, en fait, de fortes implications : Rachel a habité à quelques mètres de cette maison, vivant elle aussi heureuse avec son mari. Puis trompée et abandonnée, elle a fui, pris une colocation, plongé dans la dépression et l'alcool avant de perdre son boulot. Comme notre assassin Jean-Claude Romand, ce trajet quotidien est en fait un mensonge « social » pour donner le change et faire croire qu'elle travaille toujours. Son ancienne maison à quelques mètres de l'autre est toujours occupée par son ex-mari et sa maîtresse devenue sa nouvelle compagne avec laquelle il vient d'avoir un bébé. Bon, nous commençons à cerner un gros motif dépressif féminin.

Il faut dire que ce n'est pas le premier roman de notre romancière. Elle connaît les ficelles : elle a publié trois titres genre *chick litt* à la Bridget Jones sous le pseudo d'Amy Silver.



Comme le quatrième n'a pas marché, elle a quitté le style optimiste tête de linotte pour le style pessimiste tête de cochon. Paula Hawkins est décidée à jouer sur la structure pour montrer qu'elle est moderne et ne tombe pas dans le mélo misérabiliste fin XIX^e. Et là, ça se gâte. Après notre narratrice Rachel, c'est Megan, la femme disparue qui prend la parole (avec le même style). Pour préserver le suspense de son devenir qui est son présent, son récit est antérieur d'un an à celui de Rachel. On se perd un peu. Mais ce discours va finir par se synchroniser au premier au moment de la disparition. Ouf ? Non ! Car, parallèlement, le discours de Rachel a évolué dans le temps. En effet, elle mène sa petite enquête et rencontre le gentil mari de Megan qu'elle observait de son train en fantasmant à mort. Et, du fait de la proximité des maisons, elle en profite pour harceler aussi son ex-mari et sa copine nouvelle mère sous prétexte qu'ils sont voisins et qu'ils doivent savoir quelque chose sur la disparition de Megan. Et là, Paula Hawkins sort sa dernière carte qui tue : elle prend une nouvelle narratrice, Anna la femme de l'ex de Rachel !

On comprend alors que notre romancière n'a pas voulu écrire UN *dépressif romantique suspens* mais TROIS d'un coup. Elle s'est mise devant son bureau, a allumé son ordi et s'est fait un tableau Excel intitulé DÉPRESSION. En abscisses, les prénoms des trois narratrices. En ordonnées les causes. Il lui a suffi ensuite de cocher les petites cases. Des exemples ? En voilà une pelletée.

L'une ne peut avoir d'enfant, l'autre en a un, la dernière en a perdu un. L'une a été quittée, l'autre vient de se mettre en couple, la dernière a besoin d'autres hommes. L'une est alcoolique, virée de son travail, l'autre, obsédée par son enfant, ne travaille pas, la dernière est au chômage après avoir mis sa galerie en faillite. L'une est amoureuse de son ex, l'autre de son mec, la dernière de son psy. L'une est une zombie, l'autre est vivante, la troisième morte. Total des petites cases cochées : dépression assurée pour chacune. Bravo Paula ! Et les deux hommes, font-ils eux aussi partie du tableau ? Non, car eux restent cantonnés dans la case Mythe Masculin que l'on connaît bien chez Harlequin. Le mari de la disparue Megan, et l'ex de Rachel devenu le mari d'Anna sont virils, gentils, aimants, patients... ce qui plonge les



trois femmes dans un trou sans fond de culpabilité et d'agressivité. Mais le prédateur-chasseur de mammoth, qui est en chaque homme, veille ! Et c'est forcément l'un des deux qui tué Megan (autrement la romancière en aurait inventé d'autres). On les comprend. Comment ne pourraient-ils pas péter les plombs avec de tels tombereaux de sentimentalisme existentiel qui paraît être l'essence même de l'âme féminine d'après Paula Hawkins et son tableau ? De fait, ils pètent un plomb. Et l'un d'eux plus que l'autre.

Paula Hawkins retombe ainsi sur ses pattes. Vous voyez ? semble-t-elle dire. Les femmes sont des victimes ! Elles doivent s'unir pour éradiquer le Prédateur Sexuel pour (message subliminal) sortir de la Dépression et, par là même, de l'asservissement dans lequel elles sont tenues depuis la préhistoire.

On a comparé Paula Hawkins à Gillian Flynn, qui use des mêmes trucs, avec un style tout aussi efficace. Mais cette dernière joue dans la cour du grand-guignol psy à l'américaine avec des femmes qui deviennent des prédatrices masochistes. L'Anglaise, elle, resserre son intrigue autour de cinq personnages en jouant sur la misère de l'aliénant quotidien. Alors, pourquoi un tel succès ? Sans doute grâce à la projection fantasmagorique que chaque lectrice peut faire dans une ou plusieurs cases du redoutable tableau à double entrée qui finit par tuer.

Michel Amelin

Suite de la page 1

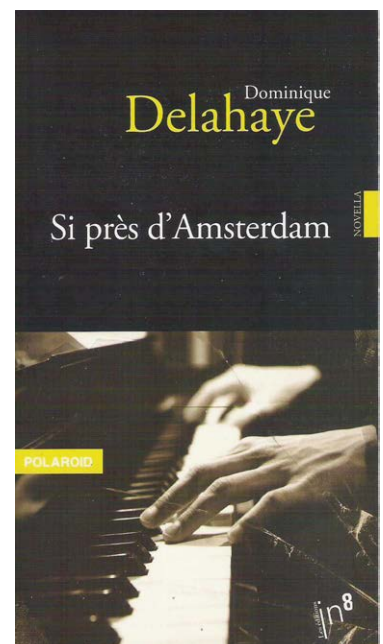
deux romans de Zygmunt Miloszewski. L'ultime volume de cette trilogie polonaise sera publié aux éditions du Fleuve noir, ce qui démontre mieux qu'un discours la qualité de l'œuvre. On prend aussi plaisir à lire *Noir septembre* de la Danoise Inger Wolf. Mais l'ouvrage qui m'a vraiment enthousiasmé s'appelle *Psychiko*. Il est signé Paul Nirvanas. Un tel patronyme serait trop beau pour être vrai et vous avez raison. Il s'agit là du pseudonyme de Pétrios Apostolidis (1866-1937). Connue, entre autres choses pour avoir introduit la philosophie de Nietzsche en Grèce, cet écrivain en signant *Psychiko* (1928), faisait œuvre d'innovation car il s'agissait du premier roman policier grec, ce qui n'est tout de même pas banal.

Claude Mesplède

EN BREF... EN BREF... EN BR

Si près d'Amsterdam,
de **Dominique Delahaye**. Les éditions In 8.

Pianiste de jazz, Dan écume les bars parisiens qui veulent bien accepter sa petite formation de musiciens presque professionnels. Un soir, il est contacté par un couple de Hollandais qui lui proposent de le mettre en relation avec un producteur anglais et, en attendant, de convoier leur voiture jusqu'à Amsterdam où ils possèdent une résidence secondaire nécessitant quelques travaux. Comme il est sous la pression d'un petit truand qui lui promet mille misères s'il ne rembourse pas une vieille dette, Dan accepte le deal hollandais. Une fois sur place, il attaque les peintures de la villa et fait même le bœuf avec des musiciens locaux. Ce qui le met sur le chemin de la très jolie Inge avec qui il commence une charmante histoire. La vie s'écoule, tranquille, trop tranquille. Une intrigue simple mais efficace qui permet à Dominique Delahaye de mettre en scène un solide personnage principal bourré de tendresse auquel on s'attache immédiatement. (88 p. - 12 €.)



Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Corrosion, de Jon Bassoff. Gallmeister. Le premier roman noir de l'année chez Gallmeister ce sera *Corrosion*. Ce sera aussi le premier roman de Jon Bassoff, par ailleurs éditeur de néo noir aux Etats-Unis. Il a créé et dirige les éditions Pulp press. Autant dire que le genre, il connaît. L'histoire relate le périple d'un vétéran de la guerre d'Irak. Son véhicule a sauté sur une bombe, nombre de ses camarades ont péri. Lui en a réchappé, mais restera défiguré à vie. Pas facile de se reconstruire une identité, lui que personne ne reconnaît. De retour au pays, il va de bar en bar et, un peu par hasard, prend la défense d'une femme prise à parti par son mari dans un café. Celle-ci, dans la foulée, lui fait une surprenante proposition : tuer le mari violent et empocher la prime d'assurance-vie. Jusque-là, classique, mais avec maestria, Jon Bassoff embarque le lecteur dans une intrigue hallucinante, noire, acide et très habilement construite et remarquablement écrite. La critique américaine évoque Tarantino. J'ai pensé à Cormac MacCarthy, et *No country for old men*, adapté par les frères Coen. Bref, lire *Corrosion*, c'est une bonne façon de commencer l'année dans le roman noir. (227 p., 17,20 €. Traduction : Anatole Pons)

Carver, une vie d'écrivain, de Carol Sklenicka. L'Olivier. L'univers de Raymond Carver est noir, souvent désespéré. Un peu à l'image de sa propre vie marquée par la dépendance à l'alcool, dont il viendra à bout. Une musique bien particulière le caractérise, avec cette façon de raconter le quotidien et la banalité des choses qui disent tant sur la société et nos habitudes. À sa manière, Brautigan en fait autant. Carver puise dans sa propre expérience, dans son autobiographie, dans des scènes notées sur des petits carnets pour ensuite écrire des fictions, des textes toujours courts, et encore retravaillés par son éditeur. Certaines de ses nouvelles ont été adaptées au cinéma, comme *Short Cuts* par Robert Altman. Outre son œuvre (aux éditions de l'Oliver, de nombreux ouvrages ont été publiés sur son travail. Dernier en date, une biographie passionnante de Carol Sklenicka). Des entretiens avec des proches, la bibliographie et de nombreuses références aux nouvelles font de ce livre une référence et donnent envie de (re)découvrir l'œuvre de Carver. À noter que *Le Matricule des Anges* du mois de décembre est consacré à Raymond Carver. (779 p., 25 €. Traduction : Carine Chichereau)
À Angers, le Quai-CND programme « Si on

savait », à partir des nouvelles de Raymond Carver les 6 7 et 8 janvier 2016 (<http://www.lequai-angers.eu/saison/comme-si-on-savait>). De plus, un atelier d'écriture autour de l'œuvre de Raymond Carver est également programmé le samedi 7 janvier, de 15 à 17 heures, au Quai-CDN en partenariat avec Aleph et la Sadel (info et résa : mleeroyrambaud@aleph-ecriture.fr).

Mala Vida, de Marc Fernandez. Préludes. Sous la dictature franquiste, et même ensuite, des enfants ont été enlevés à leurs familles. Des familles réputées « rouges ». Ces enfants, déclarés morts-nés, ont alors été confiés à d'autres familles, réputées elles bonnes pour le régime, c'est-à-dire répondant à l'idéologie du moment avec la complicité du personnel hospitalier et des autorités religieuses. Cette affaire est le sujet du livre de Marc Fernandez, *Mala Vida* (Préludes) qui se passe de nos jours. La droite dure est revenue au pouvoir en Espagne, d'étranges meurtres se déroulent, touchant un notaire, une religieuse, un homme politique. Quel lien entre tous ces meurtres ? Diego Martin un journaliste non écarté par l'épuration des médias alors qu'il est notoirement dans l'opposition, mène l'enquête avec Ana, détective transexuel. (278 p., 13,60 €.)

La Couleur de l'eau, de Kerry Hudson. Philippe Rey. Échapper à son destin. Construire sa vie. En dépit des apparences, Dave, vigile dans un grand magasin londonien et Alena, venue de Russie avec ses illusions vite effondrées, partagent le même idéal. Mais leur rencontre est semée d'embûches dans un monde de plus en plus hostile. Ce deuxième roman de Kerry Hudson dresse un portrait réaliste mais sans pathos de la société. Pour ce livre, elle a reçu le prix Femina étranger. (347 p., 20 €. Traduction : Florence Lévy-Paolini)

Martine Leroy-Rambaud

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 177.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)**

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

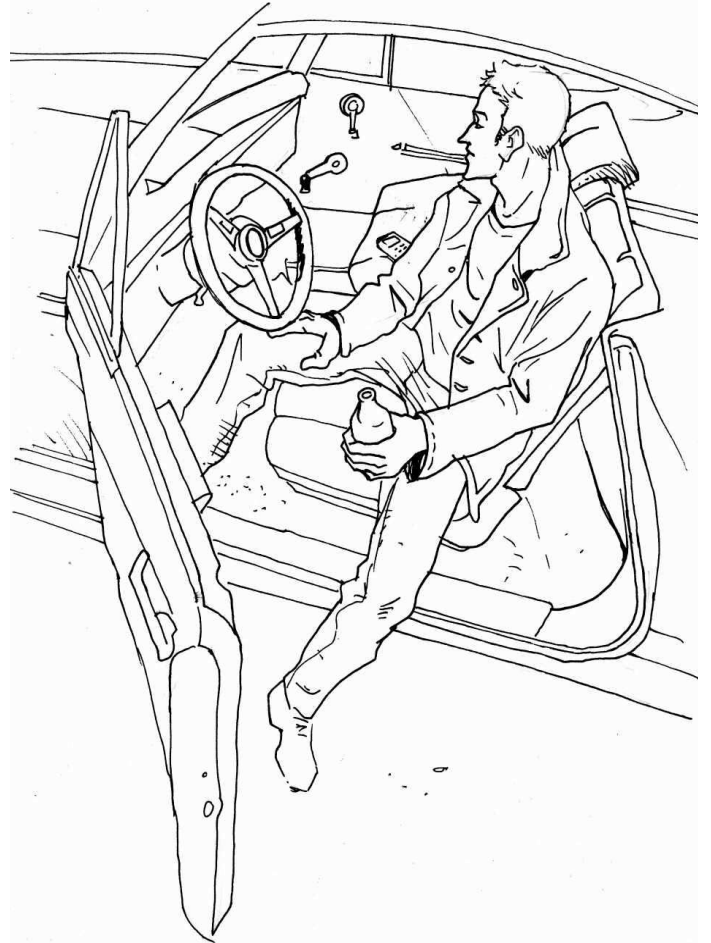
La belle et la bête : Jugan, de Jérôme Leroy.

De l'art de varier les plaisirs en surprenant ses lecteurs. Après l'extraordinaire diptyque *Le Bloc-L'Ange gardien*, Jérôme Leroy était attendu de pied ferme, avec un sacré défi à relever s'il choisissait de persister dans un registre similaire. Mais l'homme n'a pas les deux pieds dans le même sabot et, tel le sniper du roman noir qu'il est, il aime changer son fusil d'épaule afin de mieux toucher sa cible au cœur. Ce qu'il prouve ici en s'inspirant d'un roman de Barbey d'Aurevilly, pour livrer une histoire d'amour/à mort aux allures de tragédie sociale.

Car *Jugan* dépasse le cadre du simple fait divers. Largement. Mieux, ce cadre, Jérôme Leroy le fait voler en éclats. Grâce à une alternance de violence et de douceur qui n'appartient qu'à lui, l'auteur convoque petite et grande histoire, et les mêle de façon si intime qu'il devient presque impossible de les séparer. En tout cas, son narrateur n'en est pas capable. Il faut dire que cette histoire, grande ou petite, a changé sa vie. Au point qu'elle hante encore ses rêves des années plus tard. Au point que ces rêves lui manqueraient s'ils venaient à disparaître...

Mais Joël Jugan n'est pas de ceux que l'on oublie. Surtout après ce séjour en prison qui l'a transformé en monstre « d'un point de vue physique comme moral ». Aurait-il exercé une telle emprise sur la belle Assia à l'époque du groupe Action Rouge ? Difficile à dire. Cependant, une chose est certaine : leur relation n'aurait pas pris une telle tournure *avant*. Car Jugan a beaucoup changé. Certes, il n'a jamais été un tendre : partisan de la lutte armée, il a fait couler le sang sans hésiter. Celui de ses adversaires comme celui de ses partisans. Or on lui a fait payer cette radicalité. Avec les intérêts. Son visage n'est plus qu'une plaie. Alors quand l'ancien terroriste revient à Noirbourg après sa libération, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre. Et chacun se demande quelles sont ses intentions. Entend-il réactiver Action Rouge ? A-t-il d'autres projets ? Parviendra-t-il à faire profil bas ? Ce que Joël Jugan veut à sa sortie de prison, sans doute ne le sait-il pas lui-même. Du moins pas encore. Car tout bascule à partir du moment où il croise la route d'Assia Rafa.

Assia, la courageuse, qui aide son père Samir à tenir sa petite supérette tout en poursuivant ses études. Assia, « l'intello », qui a eu son bac et ne



compte pas s'arrêter en si bon chemin. Assia, la

pure, qui n'a encore jamais cédé aux avances des garçons. Jusqu'au jour où elle rencontre « le monstre ». Monstre qui prend aussitôt un fantastique ascendant sur la jeune femme, et ne tarde guère à lui infliger souillures et humiliations, pour l'entraîner au bout de son infernale logique de destruction. Car Joël et Assia, c'est à la vie, mais surtout à la mort.

C'est en ça que *Jugan* est un roman aussi puissant que désespérant. Quand l'incarnation vivante d'une intégration réussie se trouve confrontée à un ex-militant d'extrême-gauche appliquant la politique de la terre brûlée de façon proprement *diabolique* (pour citer un autre roman de Barbey d'Aurevilly), on peut même parler d'ironie effroyable. Et ce n'est pas le très court chapitre final qui change quoi que ce soit. Si le narrateur a réussi à tourner la page en fondant une famille, celle d'Assia a fondu comme neige au soleil. Quant à Jugan, il est en enfer. D'où sans doute l'arrière-goût de cendres laissé par ce terrible roman.

Artikel Unbekannt

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Italie - Amérique

Qui dit chronique polar italo-américaine, pense mafia... eh bien oui, mais pas que. Il en sera question, mais il y aura aussi de l'art et des faussaires, une série télé humoristique et un auteur aux talents multiples...

La critique actuellement a pour habitude de faire les gros yeux aux « gros » livres. Mais pourquoi donc ? N'y a-t-il rien de plus désolant à la page 100 d'un livre de se dire que c'est vraiment bien et de voir son plaisir se terminer cent pages plus loin ? Mais c'est un point de vue purement personnel. *Mort d'un faussaire* fait cinq cents pages. C'est écrit par Conor Fitzgerald, un auteur anglais qui vit à Rome depuis de nombreuses années. Le titre est explicite, le livre se déroule dans le milieu de la peinture. Il réussit la prouesse de vous tenir en haleine pendant cinq cents pages, avec force détails (la composition des pigments par exemple) sur un sujet qui n'est pas forcément l'un de ceux qui vous intéresse le plus, et c'est à ça que l'on mesure le talent de l'auteur. On le mesure aussi, entre autres, au portrait très fin dressé des diverses composantes policières italiennes (en étant vraiment très éloigné d'un pur *police procedural*), qui œuvrent face... à la Mafia. Ce qui nous amène au deuxième livre : *Suburra*. Pour cet opus, Giancarlo de Cataldo s'est associé à Carlo Bonini. Le résultat est bluffant, collant particulièrement à la réalité (une vaste



entreprise de bétonisation d'un quartier romain menée par une association aussi hétéroclite que dangereuse) avec toute la distance romanesque qui sied. La traduction éclairée de Serge Quadruppani (même si le chroniqueur avoue ne pas lire l'italien) nous apprend que l'ordre chronologique de cette saga, intégralement traduite chez Métailié, est *Je suis Le Libanais*, *Romanzo criminale*, *La Forme de la peur*, *Suburra*, *La Saison des massacres*, ce qui peut vous donner des idées pour vos longues soirées d'hiver....

Mais si vous préférez plus court, plus américain, et moins mafieux, partez chez le talentueux et protéiforme Jonathan Ames. Au point de départ est la nouvelle *Bored to death* que vous retrouvez accompagnée de succulents articles de journaux - du genre qui vous font rêver de faire ce métier - et autres textes dans *The Double life is twice as good*. La nouvelle originale est plutôt noire mais elle a donné sur HBO à, ô bonheur, trois saisons de la série fine et humoristique du même nom qui réunit Jazon Schwartzman, écrivain en manque d'inspiration se lançant dans les enquêtes policières sans aucune autorisation ni méthode, accompagné de Zach Galifianakis, cartooniste bien particulier et le grand - dans tous les sens du terme - Ted Danson. À la fin du dernier épisode, vous pleurez de perdre vos amis et vous vous sentez particulièrement seul et désœuvré. Mais il vous reste le très court, très noir *Tu n'as jamais été vraiment là* qui est un hommage aux grands maîtres américains ou le beau roman graphique *Alcoolique* que vient de traduire l'excellente maison d'édition Monsieur Toussaint Louverture qui, une fois de plus, a particulièrement soigné le livre.

Christophe Dupuis

Conor Fitzgerald, *Mort d'un faussaire*, Rivages (trad. I. Maillat)

Carlo Bonini & Giancarlo de Cataldo *Suburra* traduction de Serge Quadruppani Métailié

Jonathan Ames, *The Double life is twice as good*. Scribner (à voir si *Une Double vie c'est deux fois mieux* chez Joëlle Losfeld en est la traduction intégrale)

Jonathan Ames *Tu n'as jamais été vraiment là* Folio (trad. J.-P. Gratiat)

Jonathan Ames & Dean Haspiel *Alcoolique* Monsieur Toussaint Louverture (trad Fanny Soubiran)

Y'a pas que le polar dans la vie

VIVE LA BD !

Pancho Villa : la bataille de Zacatecas, de Paco Ignacio Taibo II & Eko

De Paco Ignacio Taibo II on connaît surtout en ces pages son détective privé aux origines basques et irlandaises Héctor Belascoarán Shayne, qui est apparu un beau jour de 1976 dans *Jours de combat*. Encyclopédiste du genre policier, maître à penser mexicain, Paco Ignacio Taibo II est professeur d'histoire et comme tel il s'intéresse à celle de son pays. Avant de consacrer un futur ouvrage à cet « asshole » de Davy Crockett lors du siège de Fort Alamo, comme il se l'est juré, l'homme s'est intéressé à Pancho Villa, figure révolutionnaire et héroïque, dans une vaste fresque épique et historique publiée dans la « Petite Bibliothèque Payot » en deux volumes et mille cinq cents pages, *Pancho Villa, roman d'une vie*, dont on ne peut que vous conseiller la lecture.



Mais pour l'heure, parlons de cette bande dessinée improbable et précieuse qu'est *Pancho Villa, la bataille de Zacatecas*. Un joli format à l'italienne avec une couverture mate pour raconter un pan de la révolution mexicaine. Des illustrations pleines pages en noir et blanc, voire en blanc sur papier noir. Un texte épuré comme si le romancier avait peur de prendre la vedette à Keko, l'illustrateur de talent qui rend vie à des personnages épiques. Zacatecas est un bastion enclavé réputé imprenable. Vers Zacatecas en juin 1914 convergent des troupes commandées par des chefs picaresques qui ne sont pas en manque de cruauté, ni d'originalité. Mais parmi eux, Pancho Villa détone plus particulièrement. Pourtant, l'histoire de cette bataille est plus ou moins narrée par le colonel Montejo, un sombre ivrogne impétueux. C'est sans nul doute pour ça que l'univers rendu est gothique habité par des hallucinations horribles. Les pages se

déroulent à une vitesse vertigineuse. Le lecteur suit heure par heure l'avancée de la bataille. Cette bataille fera cinq mille morts et autant de prisonniers. Elle ouvrira surtout les portes de Mexico et signera la fin de l'usurpateur Huerta. Mais tout cela, Sébastien Rutès nous l'explique dans sa préface. Le romancier français qui a écrit une thèse sur Paco Ignacio Taibo II traduit également cette bande dessinée publiée chez Nada éditions. C'est également un gage de qualité.

Pancho Villa : la bataille de Zacatecas, de Paco Ignacio Taibo II & Eko chez Nada éditions (traduit par Sébastien Rutès – 310 p. ; 28 €)

Julien Védrenne

ROCK HARDI N°48

Rock Hardi est un fanzine libre et autonome fondé en 1982 autour de trois passions : le rock'n'roll, la bande dessinée et le roman noir. Plus de 100 parutions à ce jour : fanzines, bandes dessinées, comix... sans oublier les désormais fameuses compilations bonus !

Au sommaire du numéro 48 :

Interviews Arnon, Little Bob Blues Bastards, Keith Richards Overdose, The Missing Souls, Sonic Angels, Jaromil Sabor, The Hands, Tio Manuel, LoneSome Dog Arkestra, The Staches, Cantharide, Hidden Volume Records.

Discographie Little Bob Story.

Rubriques disques, livres, BD, fanzines.

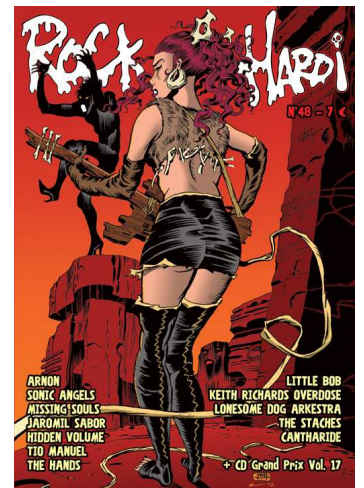
Inclus CD compilation Grand Prix Vol. 17 :

Sonic Angels, Kurt Baker Combo, Keith Richards Overdose, The Stents, The Staches, The Hands, Jaromil Sabor, Cantharide, Tio Manuel, LoneSome Dog Arkestra. 15 titres dont 53,333 % d'inédits !

Couverture Jean-Marie Arnon.

68 pages + CD 18 titres Disponible contre un petit chèque de 7 euros à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand).

Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !



Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A LU

Exorcistes de Hong Kong et Francs-maçons britanniques

L'année 2015 n'ayant pas été d'une grande réjouissance, abordons avec légèreté 2016, qui va devoir faire fort pour être pire mais sait on jamais...

Ariane Dabo et l'opale de feu, de Guillaume Delacour

Sorti chez YIL, « petite » maison d'édition de bandes dessinées au modèle économique original et en passe de devenir « grande », voici le second tome des aventures d'Ariane Dabo de Guillaume Delacour.



L'héroïne de cette série est une banquière qui va se trouver embringuée dans une histoire dantesque après la découverte dans son hall d'immeuble en Angleterre d'un homme agonisant qui semble bien la connaître et qui lui donne un collier avec en pendentif une lance en opale de feu. Ce bijou va mener Ariane dans un monde occulte et plein de mystère auquel elle est totalement étrangère et où son immense énergie et son courage, qui frise la témérité, vont la sortir d'une série de mauvais pas où se mêlent dans un apparent désordre MI5, son patron, etc. Dans le second tome, Ariane a un nouvel allié, Travis le Bouclier, qui semble bien informé des origines de l'intrigue qui les fait avancer mais qui ne souhaite pas trop en révéler, ce qui pourrait paraître louche mais nous allons comprendre très vite pourquoi. Une loge de francs-maçons dont certains dignitaires sont peut-être plus qu'ils

veulent bien le laisser paraître, et une plongée radicale dans un mysticisme bien étonnant. Ariane Dabo est une beauté noire atypique, et son personnage est extrêmement sympathique. Le scénario et le dessin sont de Guillaume Delacour. C'est très malin et haletant, à ne pas rater donc.

La frontière entre le polar et le fantastique se faisant ténue, je ne résiste pas au plaisir de vous conseiller **Les 81 frères de Romain d'Huissier** paru chez Critic.

Romain d'Huissier aime le cinéma, y compris celui d'action, et cela se ressent dans son écriture qui devient extrêmement nerveuse dans les scènes d'action. Julien Heylbroeck (confrère de *La tête en Noir*) et lui se connaissent depuis longtemps, et c'est amusant car leurs styles sont assez proches. L'intrigue est simple mais pas simpliste. N'oublions pas qu'il s'agit du tome 1 d'une trilogie et que tout se met en place. On tourne les pages frénétiquement et je l'ai lu en deux petites soirées. Le héros, Jonhny Kwan, est un fat-si, un exorciste chinois qui est imprégné du Yin et ressent donc la présence des démons et fantômes qu'il combat à l'aide de sorts, d'objets magiques parfois étonnamment modernes (un automatique chargé de balles à tête de bois de saule par exemple). Il est recruté par un milliardaire de Hong Kong qui s'est fait voler une série de livres occultes dont un très important, source d'une magie puissante, par des représentant d'une ethnie chinoise qui ont laissé à l'endroit du cambriolage le corps des gardes complètement déchiquetés. Parallèlement, le presque maître de Johnny s'est fait tuer par ce qui semble être un criminel de droit commun.

Nous avons alors droit à une très belle enquête agrémentée d'une balade dans Hong Kong côté mystique avec quelques arrêts gastronomiques très sympathiques. Une enquête pleine de rebondissements pour laquelle notre héros se fera aider par des créatures et autres fat-si particulièrement typés. Tout cela pour un bouquet final digne de ce nom.

C'est très malin et efficace, et j'ai passé un très bon moment. Ne vous privez pas d'en prendre aussi !

Jean-Hugues Villacampa

La Voie des morts, de Neely Tucker – Gallimard « Série Noire ».

Ancien reporter de guerre, cabossé, alcoolique et ingérable, Sully travaille pour un journal de Washington D.C. et demeure l'archétype du journaliste de terrain, attiré par chaque dérèglement de la société. L'assassinat de la fille d'un juge l'amène à s'intéresser à la disparition récente de trois jeunes femmes dans le même quartier. Jouant de ses relations avec les truands et les flics, il s'immerge dans un univers sombre et violent. Journaliste lui-même, Neely Tucker a imaginé un personnage puissant confronté au stress du bouclage, aux informations à recouper et aux indics à ménager. Un vrai héros de « Série Noire » ! (21 €.)

Les Portes de l'enfer, d'Harry Crews – Sonatine.

À Camesh, sinistre bourgade de Géorgie, la vie n'est que monotonie sauf à la maison de retraite dirigée par Axel. Repaire d'incroyables personnages, tant du côté des résidents que du personnel, le Senior Club voit débarquer, par hasard et le même jour, un brillant vendeur de concessions mortuaires, une Cubaine adepte du Vaudou et une jeune femme un peu nunuche qui vient faire une surprise au masseur nain de la résidence. La situation est rapidement explosive. Œuvre de jeunesse d'Harry Crews écrite en 1970, ce roman noir est aussi déjanté que les enquêtes d'Ed Cercueil et Fossoyeur du regretté Chester Himes. (13 €.)

Poussé à bout, de C. J. Box. Calmann-Lévy. Garde-chasse sur un gigantesque secteur sauvage du Wyoming, Joe Pickett est avant tout un honnête fonctionnaire, intègre, paisible et attaché à la défense de la nature. Il tombe des nues quand il apprend que son ami Butch, déclaré en fuite, est accusé du meurtre de deux

agents de l'environnement. Il s'avère que Butch a été poussé à bout par un excès de zèle de fonctionnaires écolos très imbus de leur autorité. La traque du fugitif déclenche une guerre des services qui n'épargne guère notre garde-chasse. Encore une fois, C. J. Box signe un roman noir d'une densité remarquable. Une série de très haute volée. (21,90 €.)

Les Fugueurs de Glasgow, de Peter May – Le Rouergue « Rouergue Noir ».

Glasgow, 2015. L'assassinat d'un homme à Londres rouvre une plaie profonde dans le cœur de trois vieillards écossais qui décident de refaire le chemin à l'envers pour solder un vieux compte. En 1965, ils étaient cinq gosses fans de musique rock qui, se sentant à l'étroit dans l'Écosse conservatrice, fuguèrent dans un fourgon emprunté. Hélas, l'aventure londonienne ne dura que quelques mois et se solda par un drame. Avec nostalgie et humour, l'Écossais Peter May alterne le récit actuel avec l'épopée de ces gamins perdus, entraînés dans une spirale infernale de violence et surtout de terribles désillusions. (22,50 €.)

Une proie trop facile, de Yishai Sarid – Actes Sud « Actes Noirs ».

Financièrement exsangue, un avocat de Tel-Aviv, réserviste de l'armée, accepte d'instruire une plainte pour viol déposée par une jeune recrue contre un officier exemplaire. D'un petit village du sud d'Israël à la frontière du Liban, il tente de reconstituer les faits et traque une improbable vérité qui lui échappe sans cesse. Plus que l'enquête proprement dite, c'est le climat ambiant qui constitue l'intérêt de ce roman. Ici, le poids de la famille et de la religion est perceptible, mais c'est surtout la guerre, omniprésente dans les faits comme dans les esprits, qui pèse sur la société israélienne. (21,50 €.)

Jean-Paul Guéry



LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Direction l'Amérique du Sud pour cette dernière chronique de 2015 (à moins que ce ne soit la première de 2016...).

Commençons à Buenos Aires avec **Juan Martini** et son **Puerto Apache**. Le Rat n'est rien ni personne. Juste un habitant de Puerto Apache, bidonville du centre-ville de Buenos Aires. Un rouage de la bande du Pélican, boss de trafics en tous genres. Alors Le Rat ne comprend pas pourquoi ces trois nuls l'ont attaché et sont en train de le tabasser. Eux-mêmes ne semblent pas très bien le savoir. Mais Le Rat est un survivant, il va bien finir par se sortir de ce mauvais pas, et ensuite il cherchera et trouvera qui l'a mis dans une telle merde.



Superbe chronique d'un quartier dont les habitants proclament, en grosses lettres : « *Nous sommes un problème du XXI^e siècle* ». On pourrait avoir un portrait misérabiliste, une chronique sans tension, ou une peinture trop noire et caricaturale. Rien de tout cela. On a d'abord une vraie histoire, avec des personnages consistants, complexes, qui évoluent en cours de route. Une vraie histoire où les allers retours entre le présent et le passé, remontant à la création de la « villa » sont maîtrisés dans un montage très réussi. Une vraie histoire avec un vrai suspense. Une vraie histoire, certes classique, mais parfaitement racontée. Et cette histoire dresse effectivement le portrait du bidonville, de ses habitants, de leurs rêves, leurs difficultés, leurs joies, leurs peines, leurs lâchetés, leurs trahisons et leurs gestes héroïques. Des habitants capables de solidarité, de générosité, d'humour, mais aussi des pires saloperies tant il est vrai que la pauvreté et le dénuement peuvent rapprocher, mais rendent souvent méchant et peu regardant sur les

moyens de s'en sortir. Et au travers du portrait de ce bidonville, c'est la ville et le pays qui sont dépeints. Le pays, ses médias, et ses politiques corrompus qui ne veulent pas voir que ces habitants sont bien un problème du XXI^e siècle.

On traverse ensuite la Cordillère avec **Tant de chiens** du Chilien **Boris Quercia** qui confirme, dans le sang et les larmes, la naissance de celle de Santiago Quiñones, flic des **Rues de Santiago**. Santiago a repris le boulot. Et il se retrouve (comme dans le roman précédent) dans une situation difficile, pris avec son partenaire sous le feu des narcos. Il s'en sort de justesse, mais Jiménez, touché pendant l'assaut, meurt dans l'ambulance qui l'amène à l'hôpital. Très vite Santiago s'aperçoit que son ami, qui avait été muté de Valparaiso de façon un peu étrange, devait être sur une affaire qui dérangeait beaucoup de monde. Et c'est lui qui se retrouve, très vite, harcelé par les affaires internes.

Ceux qui douteraient encore que le personnage du *hardboiled* soit international peuvent (et doivent) lire **Boris Quercia**. C'est du noir, serré, âpre et ça secoue. On est dans le rue, au ras du bitume, les plus faibles morflent, Santiago prend des coups, picole, snife, avale les cachetons, est désespérément amoureux, mais ne lâche rien... un vrai personnage *hardboiled* comme on les aime. C'est dans la plus pure tradition, c'est parfaitement maîtrisé, c'est court et violent, c'est plein d'empathie et d'émotion. On pourrait être dans les années 1950 à Los Angeles ou San Francisco avec Bogart, mais non, en même temps c'est très chilien et très actuel. On sent la pollution de Santiago (la ville, pas le personnage), on se saoule au pisco, on se traîne dans les rues sous la pluie, on se gèle dans les montagnes toutes proches. Comme quoi, les grands clichés ont du bon quand ils sont aussi bien utilisés, par un auteur qui sait se les approprier. **Boris Quercia** et Santiago Quiñones parcourent la ville et dressent le portrait d'une classe dirigeante chilienne arrogante, corrompue et surtout impunie confirmant qu'il va falloir sérieusement compter avec eux dans les années à venir.

Jean-Marc Laherrère

Juan Martini / Puerto Apache (*Puerto Apache*, 2002), Asphalte (2015), traduit de l'espagnol (Argentine) par Julie Alfonsi et Aurélie Bartolo.

Boris Quercia / Tant de chiens (*Perro muerto*, 2015), Asphalte (2015), traduit de l'espagnol (Chili) par Isabel Siklodi.

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

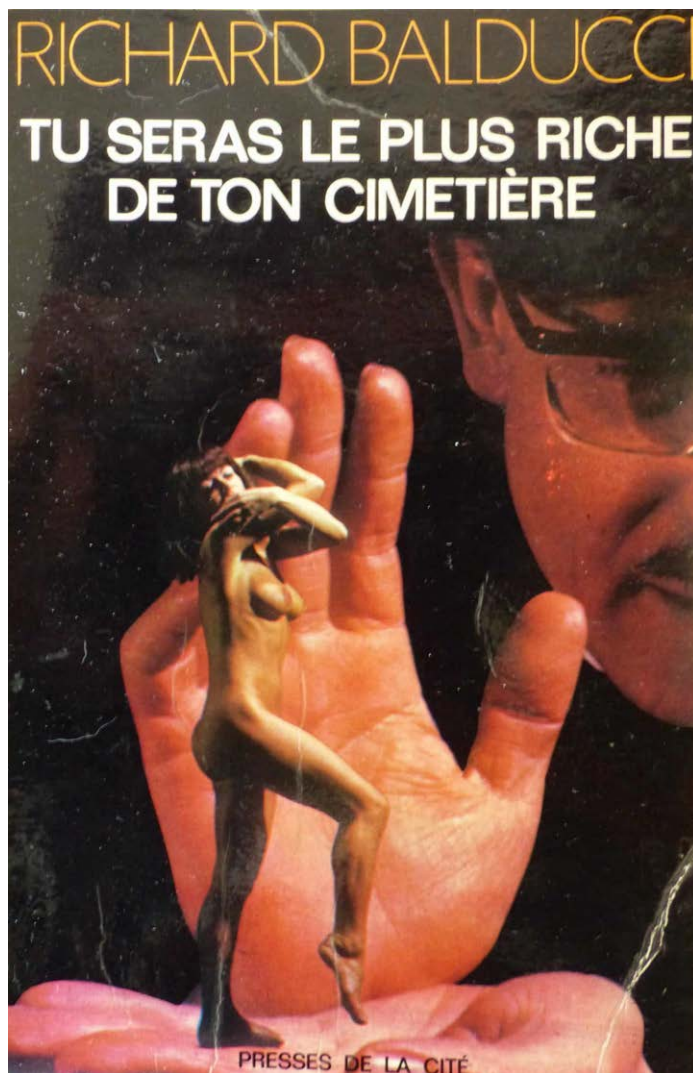
Tu seras le plus riche de ton cimetière de Richard Balducci - Presses de la Cité - 1974

Pierre et Julien sont deux amis, un peu désœuvrés et surtout désargentés. Tous deux experts en circuits électroniques et autres puces naissantes, ils entreprennent de monter une opération criminelle, un peu pour s'occuper, un peu pour s'enrichir. Ils décident d'extorquer une grosse somme à un entrepreneur un peu crapuleux sur les bords, en le menaçant de faire exploser les mini-bombes qu'ils lui ont fourrées dans les poches tandis qu'il va retirer une coquette somme à la banque pour nos deux malfrats. C'est sans compter la trahison d'un des deux malfaiteurs, qui tente peu après de se débarrasser de son complice dans l'explosion d'une voiture. Le personnage trahi, gravement brûlé et emprisonné, va alors mettre au point sa vengeance. Elle se mangera froide mais explosive, forcément.

Richard Balducci, récemment décédé (le 08/12/2015), est né en 1922. Créateur de la saga cinématographique du *Gendarme de Saint-Tropez*, il a également scénarisé un certain nombre de films, a fait le comédien dans quelques longs métrages et a réalisé plusieurs films, essentiellement des comédies, notamment avec Jean Lefebvre. Des films au titre souvent évocateurs comme *Prends ta Rolls et va pointer* ou encore *N'oublie pas ton père au vestiaire*. S'il écrivait déjà dans les années 1970, c'est après son dernier film, datant de 1986, qu'il va se consacrer pleinement à l'écriture.

Tu seras le plus riche de ton cimetière est un titre tout aussi parlant que les deux cités précédemment mais dans ce roman, le troisième de Balducci, l'aspect comique n'est pas présent, ou presque. On est plus dans le registre du polar un peu cynique, empreint de critiques sociales (toujours pertinentes de nos jours d'ailleurs) avec ces personnages arrivistes, calculateurs, froids... Mais règne aussi un curieux optimisme qui traverse le récit, avec des personnages plus lumineux, comme ce parrain marseillais qui décide d'aider la sœur du protagoniste principal sans véritable contrepartie ou bien ces détenus qui côtoient ce dernier durant son passage en détention. Les dialogues sont particulièrement bien amenés, et l'on peut penser que Balducci avait une écriture cinématographique dans sa manière d'appréhender cet exercice.

Récit de destins entrecroisés (Pierre en prison, Julien qui refait sa vie à l'étranger, la sœur de



Pierre qui cherche à aider son frère...) sur fond de repréailles machiavéliques, *Tu seras le plus riche de ton cimetière* est un roman plutôt nerveux, qui se lit vite et bien, même si on pourrait faire le reproche d'une fin un brin expéditive. Après une belle exposition, on attendait peut-être une fin plus généreuse alors que là, c'est l'affaire de quelques pages vite expédiées et finalement sans trop de surprise. Un petit regret mais qui ne gâche pas une seconde le divertissement que procure la lecture de ce titre.

Julien Heylbroeck



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

EN BREF... EN BREF... EN B

***Ce monde disparu*, de Dennis Lehane – Rivages « Thriller ».**

Floride, 1943. Les soubresauts de la Seconde Guerre mondiale n'affectent guère les affaires du crime organisé américain et chaque famille prospère sans soucis. Ancien capo, Joe Coughlin a passé la main mais reste très impliqué dans l'économie souterraine de la mafia dont il demeure un homme respecté. Aussi est-ce avec stupeur et incompréhension qu'il apprend qu'un chef non identifié a lancé un contrat sur sa tête. Fatigué, désabusé et surtout amoureux, Joe hésite sur l'attitude à tenir. Avec son incroyable sens de la narration, l'excellent Dennis Lehane réhabilite avec maestria le bon vieux roman de gangsters. (21 €.)

***Opération Napoléon*, d'Arnaldur indridason. – Métallié « Noir ».**

Quarante ans après le crash, le vieux glacier islandais avait enfin rendu la carcasse de l'avion et les services secrets américains s'étaient précipités sur place pour étouffer définitivement le terrible secret lié à ce drame. L'opération ne supportant aucun témoin, les soldats font place nette mais une jeune avocate courageuse et pleine de ressources échappe à la tuerie et fait trembler la puissante armée. L'énigmatique mystère historique lié à l'accident d'avion est sublimé par l'implacable traque subie par l'héroïne qui tient tête avec l'énergie du désespoir aux soldats les plus aguerris de l'armée américaine. Génial ! (20 €.)

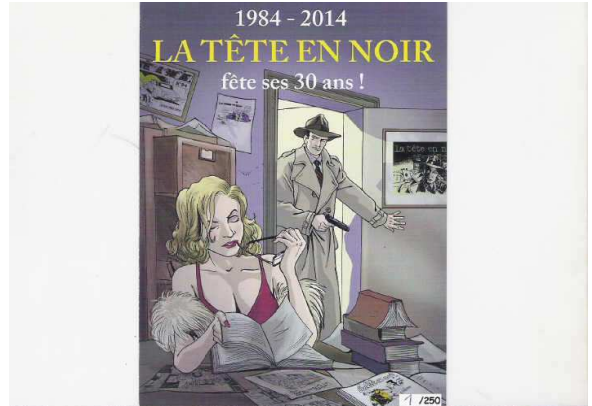
***Tu tueras le père*, de Sandrone Dazieri – Robert Laffont « La Bête Noire ».**

Confronté à la disparition très inquiétante d'un gosse dans la région de Rome, la fragile commissaire Colomba Caselli sollicite Dante Torre. Jeune garçon, Dante a été séquestré onze ans par un inconnu jamais identifié et cette épreuve a eu raison de sa santé psychologique tout en lui conférant une expérience incomparable en matière de disparition. C'est avec effroi qu'il reconnaît la marque de son ancien bourreau. Prisonniers de leur traumatisant passé respectif, Dante et Colomba unissent néanmoins leurs efforts pour traquer l'insaisissable criminel. Un gros pavé de suspense aux ressorts parfaitement huilés. (21,50 €.)

Jean-Paul Guéry

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 7 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

Seuls sont les indomptés : Edward Abbey et Kirk Douglas

Kirk Douglas, quatre-vingt-dix-neuf ans en cette fin d'année, est assurément le dernier des indomptés. Ce n'est certainement pas un hasard si l'acteur américain a lu et admiré *Seuls sont les indomptés*, le roman d'Edward Abbey (1956), que les éditions Gallmeister nous proposent dans une traduction intégrale et surtout inédite de Laura Derajinski et Jacques Mailhos. Le romancier nous offre un western crépusculaire, voire post-crépusculaire, puisque l'intrigue est contemporaine de sa sortie aux Etats-Unis. Jack Burns est un cow-boy de la vieille époque qui parcourt les plaines chevauchant Whisky, sa jument revêche *appaloosa*, tout en cisillant les barbelées. La traversée des *motorways* n'est pas chose aisée surtout lorsque les routiers actionnent leur klaxon ! Il a un but, et ce but c'est sortir Paul de prison. Lui et Paul sont amis idéalistes de longue date. Ce que dans l'Amérique d'Eisenhower on nomme communément des « rouges ». Paul est même, horreur suprême de la part du gardien tortionnaire Guttierrez un « intellectuel ». Quant à Jack Burns, il sera définitivement un « anarchiste » après son évasion. Paul a été emprisonné car il a refusé la conscription. Jack a fait la guerre de Corée tout en étant un éternel insoumis. Alors Jack, de retour à Duke City, s'enivre pour retrouver son ami derrière les barreaux non sans avoir glissé au préalable dans ses bottes forcément de cow-boy de grandes limes. Seulement Paul s'est marié et s'est quelque peu assagi, ce que va découvrir Jack. Et cet assagissement va même sonner son glas à lui, le dernier des cow-boys, le dernier des hommes libres. Jack après un passage à tabac va s'évader en compagnie de deux Navajos laissant derrière lui Paul et une partie de ses convictions. La suite sera une longue fuite éperdue à travers les montagnes en direction du Mexique avec toutes les polices du comté à ses bottes (avec même un hélicoptère fourni par l'armée qui a besoin de s'entraîner !). La dramatique de la trajectoire de Jack Burns, intègre et révolté, mais surtout pas fataliste, a donc plu à Kirk Douglas qui a en 1961 assuré la production du film éponyme tout en s'octroyant le premier rôle. Il dira par la suite à qui veut l'entendre que c'est son meilleur rôle. Il sous-entendra même qu'il a dirigé en sous-main ce film de David Miller sur un très bon scénario de Donald Trumbo malgré quelques remarques de votre chroniqueur. Pourquoi ? Parce que Donald Trumbo est l'une des nombreuses victimes du



macarthysme et que s'il soigne particulièrement ce scénario, il le trahit quelque peu. Dans le film, Paul a été emprisonné pour avoir aidé des clandestins mexicains à venir voler le travail des Américains. C'est consensuel et ça ne risque pas de froisser l'Américain moyen. Surtout, ça retire tout le sel de la poursuite. Ensuite, le personnage du shérif n'a plus autant de corps. Pourtant, Walter Matthau est brillant dans son interprétation mais il ne s'oppose plus à des hommes en furie qui veulent se faire un « Coco », il orchestre simplement une chasse à l'homme. Il est dit qu'Edward Abbey trouvait le scénario du film meilleur que son roman. Sur ces bases, comment le croire ? Cela étant dit, le roman est très bon, le film aussi.

Julien Vedrenne

Seuls sont les indomptés (*The Brave Cowboy*, 1956), d'Edward Abbey (Gallmeister « Nature Writing » traduit par Laura Derajinski & Jacques Mailhos (350 p. ; 23,80 €.)

Seuls sont les indomptés (*Lonely Are the Brave*, 1961. 103 min.), de David Miller sur un scénario de Donald Trumbo. Avec Kirk Douglas, Walter Matthau, Gena Rowlands, Michael Kane...



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Michel AVERLANT : un portrait.

Contrairement à Serge Gainsbourg qui chantait Je suis venu te dire que je m'en vais, Michel Averlant est parti, sans tambour ni trompette, sur la pointe des pieds, rejoindre le Paradis des romanciers et des directeurs littéraires.

C'est par un contact Facebook (je n'aime pas le vocable d'ami lié à Facebook, cela me donne l'impression de faire partie d'une secte), que j'ai appris le décès de Michel Averlant le 23 septembre de cette année 2015. Apparemment, à preuve du contraire, les médias et magazines spécialisés n'ont pas évoqué cette disparition, alors un petit hommage se devait de lui être rendu pour bons et loyaux services.

Né le 2 février 1931 à Malo-les-Bains (Nord) et après de multiples petits boulots, Michel Averlant intègre *Détective-Club*, dirigé par Frédéric Ditis, le 16 août 1953. Officiellement, il sera secrétaire, mais ses missions sont diverses : taper le courrier, faire les paquets, établir les factures, corriger les épreuves et séduire... les critiques. Ceci de 1953 à 1955, arrêt de *Détective-Club*.

Frédéric Ditis crée alors *La Chouette* en compagnie de Geneviève Manceron, qui avait intégré la petite équipe en 1954, et Michel Averlant. Ditis avait décidé de se passer des auteurs et de se partager le travail à trois. C'est ainsi que les premiers paraissent sous les noms de Michel Averlant, qui pensait prendre un pseudonyme mais y a finalement renoncé, et de Bruno Bax, alias derrière lequel se cachait Geneviève Manceron *Frédéric Ditis trouvait des idées de livres et les confiait à des nègres qui en faisaient des canevas. Puis Geneviève Manceron et moi devions rédiger les bouquins au rythme de six par an.*

Des rééditions complétaient cette première livraison, des Anthony Morton, créateur de la série « Le Baron », et des rééditions issues du catalogue *Détective-Club*, dont *Ange* de William Irish.

Avant d'entrer chez Ditis, je ne lisais guère de romans policiers. Je trouvais cela plutôt rasoir. Les écrire, j'ai trouvé cela encore plus rasoir ! J'avais horreur d'écrire, j'avais horreur de Ludovic Martel, mon « héros ». J'avais horreur des canevas que pondait ce nègre. C'était un type très gentil que j'ai rencontré après et qui trouvait que je gâchais ses idées.

Ensuite Michel Averlant part aux États-Unis pour étudier l'anglais et devenir traducteur à temps complet. Il rentre en France à la demande de Ditis en 1966 afin de s'occuper de la collection *J'ai Lu Policier*. Puis *J'ai Lu Policier* cède le pas également. Il travaille pour la radio, adaptant

notamment *La Dame du lac* de Chandler, et a collaboré pour quelques épisodes de *L'Homme à la voiture rouge* d'Yves Jamiaque, un feuilleton-radiophonique qui connaissait alors un énorme succès.

La raison de cet abandon ?

Parce qu'on ne vendait plus qu'à 25 000 exemplaires, ce qui, à l'époque, n'était pas suffisant.

Ensuite Michel Averlant devient chef de fabrication lorsque Jacques Sadoul entre chez *J'ai Lu* en 1968. Il assure les traductions, les corrections, et entre 1978 et 1982 effectue de nombreuses « fugues » pour aller vivre durant trois mois au Brésil, revenant en France trois mois puis repartant. Lattès lui propose alors de travailler chez Hachette puis au Masque.

J'étais stupéfait ! Je croyais la collection morte et enterrée depuis longtemps. Lattès m'a proposé d'y faire ce que je voulais.

Michel Averlant dépoussière la vieille dame et crée deux nouvelles collections internes au Masque : « Les Maîtres du Roman Policier » puis « Les Reines du Crime », rééditant des classiques devenus introuvables publiés à l'origine au Masque ou dans des collections comme « L'Empreinte », « Détective-Club », « La Tour de Londres »...

Surtout il fait retraduire les romans d'*Agatha Christie*, lesquels avaient connus des coupes lors de leurs premières parutions. Il remet au catalogue les romans de *John Dickson Carr* et propose de très nombreux inédits. Et il ouvre son catalogue à de jeunes auteurs étrangers leur permettant de se faire connaître. *Réginald Hill*, *Peter Lovesey*, ou encore *Ruth Rendell* qui avait déjà publié par ailleurs mais dont le nom brille d'une aura scintillante, ou encore des Français tels que *Michel Grisolia*, *Alexis Lecaye* alias *Alexandre Terrel*, *Paul Halter*, *Andréa H. Japp*...

Michel Averlant était un homme très discret et il n'existe guère de photos de lui.

Sources : *Les Métamorphoses de la Chouette*. Ouvrage de Jacques Baudou et Jean-Jacques Schleret. Futuropolis. Octobre 1986. Entretien réalisé par Jacques Baudou et Jean-Jacques Schleret en février 1986.

Paul Maugendre

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

BABY LEG de BRIAN EVENSON. Coll. « LOT 49 » – CHERCHE MIDI – 2014

Kraus, homme mystérieux amputé d'une main, vit dans une misérable cabane au milieu de la forêt. Il rêve souvent et dans son rêve apparaît une femme avec une jambe normale et une jambe de bébé. Cette femme passe brandissant une hache. Au village, Kraus découvre le portrait d'un individu recherché qui lui ressemble étrangement. Des hommes le poursuivent et le rattrapent. Ce sont des séides à la solde d'un certain docteur Varner qui dirige une curieuse clinique. Ce docteur se livre à des expériences bizarres avec un container dans lequel Kraus est immergé. Il s'endort. Au réveil, *Baby Leg* en chair et en os est assise à côté de lui. Elle est là pour le sauver. Mais les sbires de Varner veillent. Comment s'en débarrasser ? En les tuant évidemment.

Étonnant roman ! Est-ce un cauchemar, un récit d'expériences médicales farfelues, un polar noir où l'on voit un homme traqué essayer de sauver sa peau ? Tout cela à la fois. Brian Evenson reste fidèle à ses obsessions (lire Contagion, Inversion, La confrérie des mutilés) : personnages amputés, situations absurdes (Kraus vit dans une cabane ; d'où vient-il ? Que fait-il là ?), confusion entre rêve et réalité : dans la première partie du roman, Gladys partage un rêve, dans la seconde elle surgit en chair et en os. Le récit déroute, étonne, dérange par son humour macabre. Bref un polar inclassable qu'il faut lire absolument.

ZONE DE NON-DROIT d'ALEX BERG. « Babel Noir » – ACTES SUD – 2014

Hambourg – 2010. Valérie Weymann, jeune avocate allemande, est arrêtée à l'aéroport. La police est sur les dents car dans quatre semaines doit se tenir une grande conférence sur le climat. Valérie ne comprend pas ce qu'on lui veut. Elle apprend vite qu'elle suspectée de terrorisme. Au début des interrogatoires, elle se tait ; puis quand on lui montre les photos de deux Syriens en compagnie de sa meilleure amie Noor Al Almawi, elle comprend et se sent piégée. Autrefois elle a rencontré ces hommes ; elle ne les imaginait pas capables d'actes de terrorisme. Or une bombe explose dans un centre commercial de Hambourg. Les services secrets s'affolent d'autant que les images d'une caméra de surveillance montrent le visage de S. Abidi, l'un des Syriens recherchés. Valérie pensait qu'on allait facilement la mettre hors de



cause. Au contraire, le responsable local de la CIA fait pression sur les services secrets allemands. Valérie est conduite dans une prison secrète en Roumanie. Parviendra-t-elle à sauver sa peau ?

En lisant ce polar, on ne peut s'empêcher de penser aux événements tragiques qui ont secoué la France en novembre. Ici Hambourg est sous tension ; d'importantes mesures de sécurité restreignent les libertés. Les services secrets s'activent en tous sens. L'héroïne est prise malgré elle dans un terrible engrenage de décisions parfaitement contraires aux droits des gens, sous prétexte d'efficacité. Le lecteur est happé par un récit haletant et terrifiant. Voilà un thriller d'une grande actualité, écrit par une journaliste allemande très bien informée.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°178 - Janv. - Fév. 2016

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58